

n'est-il pas venu là tout exprès pour attester combien la loi de charité s'est trouvée impuissante à amollir les instincts de cette race énergique et dure ?

LETTRE XVIII.

Valence, 25 mai 1837.

Lorsqu'en France on veut aller de Paris à Lyon ou à Bordeaux, rien de plus facile, il ne s'agit que de savoir au bureau des diligences s'il y a des places, et, s'il y en a, de s'embarquer. Ici, pour aller de Madrid à Valence, il y a une petite formalité de plus à remplir, c'est de s'informer si Palillos est toujours dans la Manche, si Cabrera ou Serrador ont porté le théâtre de leurs exploits au nord ou au sud de la route, à quelle époque fut brûlée ou volée la dernière diligence; enfin si le chemin est libre et s'il y a quelque chance d'arriver sain et sauf à destination. Si vous obtenez sur ces bagatelles des renseignements satisfaisants, alors mettez-vous en route hardiment, dites-vous qu'il n'y a pas la moitié de vrai dans tous les bruits qu'on fait courir, élevez votre âme au-dessus des craintes vulgaires, prenez un passe-port, faites-le viser par l'alcade constitutionnel si, par hasard, vous le rencontrez chez lui, et trouvez-vous à quatre heures du matin au bureau des diligences royales; car, ici, les diligences sont véritablement royales, le titre n'est pas seulement honorifique; en effet, c'est la royauté qui a établi les diligences, comme c'est elle qui a fait les grandes routes; aussi est-il tout à fait raisonnable de continuer à dire les diligences royales et le chemin royal (*real camino*), quoique certains libéraux qui, jusqu'à ce jour, ont détruit plus de choses qu'ils n'en ont su fonder aient cru devoir sacrifier l'adjectif mal sonnante et aient poussé le patriotisme jusqu'à débaptiser le *real de vellon*, qui vaut à peu près cinq sous, pour en faire un *nacional de vellon*. Aussi bien aurai-je le temps, pendant qu'on attelle les mulets à la voiture, de vous entretenir de quelques traits du même genre, qui peuvent servir assez bien à caractériser l'esprit de Madrid. Le goût qui domine dans cette bonne capitale, c'est la

manie de l'imitation étrangère. Or, si la philosophie du siècle dernier n'a rien enfanté jusqu'ici en Espagne, elle agit comme un acide sur la trempe du vieux caractère espagnol, elle le décompose, le dissout et laisse au fond du récipient, qui est Madrid, le mélange le plus bizarre et le plus hétéroclite. Par exemple, Voltaire, Diderot, Volney jouissent ici de toute la faveur philosophique qu'ils commencent à perdre chez nous ; on les cite beaucoup et on les lit même quelquefois. Cette lecture a mis chez quelques-uns l'esprit fort et l'athéisme à la mode ; j'ai même eu le plaisir d'entendre un jeune prêtre constitutionnel, libéral, tout ce qu'il y a de plus progressif, débiter sur sa robe, sur son état, sur sa croyance, les plaisanteries les plus agréables. Voilà un des côtés de la médaille : maintenant voici l'autre. Vous entendez le son de cette petite clochette, c'est le Saint-Sacrement qui passe dans la rue ; mettez-vous à la fenêtre, et vous allez voir les passants, esprits forts et autres, se mettre à genoux sur le pavé et attendre dans cette posture que le viatique ait passé. Que dis-je ? Au cabinet de lecture de la *calle de la Montera*, là où l'on reçoit les journaux français, où le *Constitutionnel* est lu et savouré chaque jour, au cabinet de lecture, le tabernacle des idées nouvelles, j'ai vu, de mes propres yeux vu, les lecteurs les plus libéraux se lever et se découvrir au son de la petite clochette. Et puis comptez sur l'esprit fort des Espagnols ! J'ai vu des femmes, très-peu orthodoxes dans leurs croyances, faire des vœux à la Vierge du Carmen pour en obtenir la guérison de leur père malade, et porter héroïquement, pour accomplir leur vœu, une robe de laine horriblement chaude sous un soleil de trente-deux degrés. Il est vrai que sur cette robe étaient cousues des petites plaques de métal bénites et d'une vertu toute-puissante.

Du petit au grand c'est toujours la même chose ; vous avez vu le bel effet politique de formes démocratiques appliquées sur un vieux tissu de passions aveugles et de préjugés enracinés. Dans les plus petites choses nous retrouverons cet alliage forcé du vieux et du neuf ; dans le costume par exemple : les dames espagnoles commencent à rougir de leur mantille, ce voile si gracieux, si poétique, qui fait si admirablement ressortir la pâleur ardente de leur teint et l'éclat lumineux de leur regard ; les chapeaux sont en faveur ; mais, hélas ! quels chapeaux ! c'est à faire sourire de pitié la dernière grisette de la rue Saint-Denis. J'ai vu, car on voit de tout

ici, j'ai vu des chapeaux de soie rouge-cerise accouplés avec des châles verts, ou bien encore des châles sous des mantilles, de l'espagnol sur du français, du grec sur du barbare, et de charmants visages ensevelis vivants dans ce tombeau de toute beauté. La langue aussi se corrompt, le français y déborde; le vieux Castillan se drape dans son manteau et soupire quand il entend la jeune Espagne remplacer les *tertulias* par les *suarès* (soirées), et *tocador* par la *tualeta* (toilette); et quand il lit sur l'affiche du spectacle que tel danseur et que telle danseuse vont danser un *padedu* (pas de deux), il s'écrie avec M. Arguellez qu'il ne comprend plus le jargon qui se parle à Madrid.

Mais, pendant que je disserte, on a fait l'appel des voyageurs, le postillon a enfourché la dixième mule de devant; le *mayoral* et le *zagal* se sont fraternellement partagé le siège, le coup de fouet du départ a retenti, chaque voyageur a fait le signe de croix, et nous roulons vers Aranjuez. Comme la route est triste, que nous n'y voyons pas un arbre, suivant l'ancienne méthode castillane, et qu'il faut lever les glaces pour se défendre d'une infernale poussière, je vais employer ce temps à vous décrire notre équipage. D'abord huit, dix et quelquefois douze mules sans guides, attelées deux à deux; sur une des deux de devant, un petit postillon, sur le siège de la voiture le *mayoral* ou conducteur, qui dirige les deux mules du brancard; à côté de lui est le *zagal*. Le *zagal* est le Pylade, l'Euryale du *mayoral*, c'est son bras droit, son aide de camp; si un trait casse, vite le *zagal* est à bas du siège; si une mule rue ou se détourne, s'il faut fouetter l'attelage et le pousser au galop, le *zagal* est à terre, il suit les mules, les fouette, les exhorte, leur fait des discours, comme jadis Automédon aux coursiers d'Achille; il les appelle par leurs noms, les pique d'honneur, les invective; il s'adresse tantôt à la *capitana*, tantôt à la *coronela*, et quand il les a lancées au grand galop, il empoigne une courroie et s'enlève d'un saut à côté du *mayoral*, qui, majestueux et impassible, l'a regardé faire en silence. Le *zagal* est propre à l'Espagne et ne fleurit que sur son sol; il est ordinairement petit, vigoureux, alerte; il passe sa vie à monter, à redescendre, à courir, et je ne crois pas que, depuis les jeux olympiques où les lutteurs se frottaient de sable, on ait vu rien de plus poudreux, de plus crasseux, des cheveux plus inextricablement collés par la sueur et par la poussière que

ceux du zagal, lorsqu'après avoir couru avec ses mules pendant un quart d'heure, il s'élançait sur son siège, haletant et glorieux. Mais nous voici à Aranjuez, arrêtons-nous un instant.

Aranjuez, résidence royale bâtie par Philippe V, a été témoin, dans le commencement de ce siècle, des premières agitations de l'Espagne; c'est là que s'est ouverte pour ce malheureux pays la carrière des révolutions et des discordes civiles. Ce fut là que tomba le prince de la Paix sous le poids de l'exécration publique; ce fut là que le faible et débonnaire Charles IV déposa la couronne qu'il avait laissé déshonorer par l'impudicité de sa femme et les prodigalités de son favori; ce fut là que Ferdinand VII commença, jeune encore, cette carrière d'intrigue et de fausseté qui, fortifiée d'une connaissance réelle du caractère espagnol, l'aida à triompher jusqu'à la fin de la haine et du mépris qu'il avait si justement mérités. Les troupes françaises pénétraient de tous côtés dans la Péninsule; Murat marchait sur Somo-Sierra, Duhesme s'emparait de Barcelonne par surprise. Le prétexte d'une invasion en Portugal ne suffisait plus à expliquer tant d'actes suspects; le prince de la Paix, bercé de l'espoir d'une royauté dans les Algarves, s'endormait sur le danger, et la cour, réveillée au dernier moment par l'imminence du péril, songeait trop tard à se retirer sur Séville pour gagner au besoin l'Amérique, lorsque la population d'Aranjuez et de Madrid, furieuse d'un abandon qui ressemblait à la perfidie, et excitée d'ailleurs, à ce qu'il paraît, par les menées de Ferdinand, se souleva et renversa le favori; le vieux roi intimidé abdiqua et fournit ainsi, par le caractère équivoque de cet acte important, un prétexte plausible à l'arbitrage perfide dont Napoléon se servit d'abord pour colorer ses projets. Mais ce souvenir, tout intéressant qu'il puisse être, n'est pas ce qui frappe le plus dans Aranjuez. Pour le voyageur qui ne connaît encore de l'Espagne que l'Aragon et la Castille, l'histoire elle-même pâlit singulièrement devant le spectacle qu'offre à l'œil cette oasis de végétation magnifique qui repose si délicieusement de la nudité monotone des plaines qu'on vient de parcourir.

Le Tage, qui traverse le parc d'Aranjuez, vivifie cette terre, riche de suc nourriciers, mais calcinée par le soleil. C'est merveille de voir, au milieu de ces plaines galeuses, qui nourrissent à peine quelques romarins poudreux, s'élever des ormes, des platanes, des peupliers, des cèdres gigantesques. Cette terre, à quelques pas de

là si aride, emprunte à l'humidité bienfaisante du Tage une telle force et une telle fécondité, que j'ai pu mesurer là des ormes qui avaient près de quinze pieds de circonférence, et qui certes feraient honneur aux forêts les plus riches de nos régions tempérées. Je m'étonne qu'Aranjuez n'ait pas en Europe une plus grande renommée ; car de Valence, d'où je vous écris, je puis vous dire que je n'ai vu nulle part encore, en Espagne, une nature plus belle et plus grande. Le palais que j'ai eu l'occasion de voir en détail, il y a quelques mois, n'offre rien de bien remarquable ; on peut citer seulement pour la richesse plutôt que pour le bon goût la *casa del Labrador*, petit pavillon de plaisance où le vieux Charles IV a enterré des millions pour se distraire de ses malheurs. L'or, le marbre, les tentures précieuses, quelques belles peintures, aujourd'hui abandonnés à la garde d'un concierge, sont restés en témoignage de ce royal ennui.

Au sortir d'Aranjuez, l'aridité recommence, mais avec un caractère nouveau, qui se marque plus particulièrement quand on a dépassé Ocagna. D'Ocagna j'ai peu de chose à vous dire, si ce n'est que, dans l'auberge où l'on s'arrête pour dîner, les murs de la cour sont tapissés de mauvaises images peintes à Paris, rue Saint-Jacques, et qui représentent les faits d'armes de l'empire ; la mort de Ponia-towski, etc. ; et enfin la prise d'Alger, où l'artiste, encore tout préoccupé sans doute de tous les Napoléon qu'il venait de peindre, a coiffé M. l'amiral Duperré du petit chapeau classique. Tout ce mauvais barbouillage, enrichi d'un texte explicatif français, m'a pourtant fait plus de plaisir, je dois vous l'avouer, que n'auraient pu m'en faire des dessins de Raphaël. Tout pacifiques que nous soyons devenus depuis quelque temps, les souvenirs de gloire militaire nous sont toujours restés au fond du cœur, et voir l'image même grossière de nos triomphes inaugurée dans une auberge de la Manche et proposée à l'admiration des muletiers, et cela entre Madrid et Baylen, chez un peuple qui a été notre ennemi et qui, aujourd'hui même, nous rend trop volontiers responsables de ses malheurs présents, cela a chatouillé agréablement le petit coin de vanité militaire que tout bon Français porte en lui, et a valu une demi-pecette de plus à la servante de la susdite auberge.

Je vous disais qu'à Ocagna l'aridité s'empreint d'un caractère nouveau ; en effet, nous sommes déjà entrés en plein dans la Manche. Cette triste province ne forme qu'une plaine sans eau ; pas un seul

accident de terrain, pas un arbre; une terre pauvre où l'œil ne rencontre jamais de bornes que dans sa propre faiblesse; au midi, loin, très-loin de la route, la Sierra-Morena, qui paraît comme un brouillard à l'horizon, puis de vastes déserts (*despoblados*) où vous marcherez quatre et cinq heures sans rencontrer une habitation humaine; la patience de l'homme semble avoir désespéré de cette terre où la vie dédaigne de se montrer, même sous la forme d'une herbe ou d'une plante. Rien de mélancolique au monde comme ces vastes solitudes où le soleil se lève et se couche sans avoir rien éclairé de vivant; la terre livrée nue à ses rayons ardents se fend et se dessèche: c'est le désert, moins ses vents impétueux, ses trombes de sable et l'illusion consolante de son mirage, c'est le désert plat et prosaïque. Seulement, de loin en loin, quelques gros bourgs sont semés sur la route, dont les pauvres maisons, arc-boutées les unes contre les autres, ne ressemblent pas mal à ces malheureux moutons qui, ne trouvant plus rien à brouter, restent immobiles dans un champ de chaume, serrés en escadron, la tête de l'un dans les jambes de l'autre, s'abritant mutuellement contre l'ardeur du soleil.

La race humaine dans la Manche a cruellement senti le contre-coup des sévérités de la nature. Le Manchego, qui a peu de chose à espérer de son travail, est par suite paresseux, vagabond; la misère et la saleté le rongent, la route est infectée de mendiants, d'enfants en guenilles portant dans leurs bras d'autres enfants entièrement nus; jeunes et vieux, tous mendient, et les traditions de fainéantise sont à peu près le seul héritage que se transmettent fidèlement ces générations dégradées. Je n'ai pas besoin de vous dire que le Manchego est en possession, auprès de ses voisins, d'une réputation détestable. Il s'adonne volontiers à la contrebande, à la vie errante, au vol; il s'embusque volontiers derrière un petit bois de sapins ou au milieu d'un *despoblado*, pour attendre et dévaliser la diligence, qui, prévenue de ces louables penchants, ne traverse la Manche qu'avec deux ou trois *escopeteros* sur l'impériale, munis chacun d'un bon fusil et d'une ceinture de cartouches. On dit aussi que les factieux qui ne cessent de se promener dans la Manche ont dû à ces dispositions naturelles de nombreuses recrues. Aussi peut-on dire à la lettre que la moitié de la Manche vit aux dépens de l'autre; et dans toutes les auberges où nous nous arrêtions pour manger, nous ne manquions jamais d'apprendre que les factieux avaient passé par

à deux, trois ou quatre fois, et que, de peur de surprise, la batterie de cuisine passait la moitié du temps au fond du puits.

Une seule gloire reste à la Manche. Cervantes en a fait la patrie et le théâtre des exploits de son héros. Là naquirent et moururent le grand don Quichotte et son immortel écuyer, et la tradition populaire montre encore quelques-uns de leurs plus glorieux champs de bataille. A droite de la route, à quelques lieues de *Quintanar de la Orden*, on nous fit voir le Toboso, la patrie de Dulcinée ; sur la route même, l'auberge où le héros fut armé chevalier, et un peu plus loin, à gauche, ces géants aux cent bras, qu'un enchanteur jaloux transforma en moulins à vent, et qui, depuis lors, ne cessent de s'agiter sous cette forme immortalisée par le mémorable coup de lance que vous savez.

Après avoir passé à Albacete, ville assez importante et chef-lieu de province, aussi connue en Espagne que Châtellerault en France pour la fabrication de ses couteaux, on laisse à gauche Chincilla, vieille ville toute grise, perchée sur des rochers comme un nid d'oiseau, et l'on se trouve bientôt à Almanza, où le duc de Berwick gagna, le 25 avril 1707, la célèbre bataille qui assura à Philippe V la couronne d'Espagne.

Je ne m'arrêterai pas à vous parler manœuvres et stratégie ; la bataille d'Almanza fut sans doute une bataille comme toutes les batailles. Mais ce qu'il y a de curieux dans cette époque où deux rivaux aussi se disputaient le trône, c'est le contraste que présente l'énergie d'alors avec la mollesse d'aujourd'hui, contraste frappant de plus d'une manière. De quoi s'agissait-il en effet à cette époque ? de savoir si ce serait une dynastie française ou une dynastie autrichienne qui régnerait en Espagne, et si Charles II, un idiot, avait pu ou non favoriser par testament l'un des deux prétendants plutôt que l'autre. Aujourd'hui il s'agit de savoir (au moins tout le monde paraît le croire) si un vieux régime d'abus séculaires sera restauré, ou si l'Espagne entrera enfin la dernière dans la voie commune des peuples civilisés. La question semble donc présenter aujourd'hui une gravité bien plus radicale que la querelle de Philippe V et de l'archiduc, et pourtant quelle différence d'énergie ! Qui oserait comparer les déterminations vigoureuses, les dévouements simples et touchants de la guerre de succession, à la tiédeur et à l'inertie avec lesquelles l'Espagne se laisse mourir chaque jour ? Philippe V,

contraint de lever le siège de Barcelonne par l'apparition de la flotte des alliés, se voit forcé de se retirer en Navarre; son rival arrive jusqu'à Madrid; la Catalogne et l'Aragon étaient pour l'archiduc, chacun croyait Philippe perdu; mais lui, confiant dans la loyauté des Castillans, vint remettre entre leurs mains le dépôt de sa couronne et jura de ne pas les abandonner. Alors ce peuple chevaleresque, que la générosité et le courage ne trouvaient jamais froid, fit d'héroïques efforts; les moins riches vendaient leurs biens ou les engageaient: la cause était devenue nationale. Un pauvre curé de la Vieille-Castille se cotise avec ses paroissiens et parvient à former 120 livres qu'il envoie au roi. « Sire, » lui dit-il, « ce que nous pouvons vous offrir est bien peu de chose, mais nous vous prions de considérer qu'il reste encore dans le village cent vingt personnes qui, à défaut d'une somme plus forte, offrent à Votre Majesté leurs bras et leur vie. »

Le maréchal de Berwick, qui avait su ménager avec une grande prudence la petite armée qui faisait le dernier espoir de Philippe, ayant enfin repris l'offensive à Almanza, rejeta l'ennemi hors du royaume de Murcie et de Valence, et reprit une portion de la Catalogne, tandis que le duc d'Orléans prenait Lérida, et qu'un corps détaché, sous les ordres du marquis de Bay, couvrait la frontière du côté du Portugal. Quelques mois avaient suffi pour ramener la fortune; mais il y avait alors conviction et dévouement, les vieux préjugés monarchiques et religieux subsistaient dans toute leur énergie. Aujourd'hui ce puissant mobile a plus d'à moitié disparu, sans que rien l'ait remplacé. L'Espagne répugne à marcher sous la bannière d'une foi aveugle, et ses yeux ne sont pas encore faits à supporter la lumière pénétrante de l'analyse; elle a la passion dans le sang et le doute dans l'esprit; et puis où est le chef qui a fait sa cause de la cause de l'Espagne? Combien, depuis vingt ans, lui ont promis de la guérir qui n'ont fait qu'envenimer ses plaies? Aussi, quelque grands que soient ou paraissent être les intérêts en jeu, elle se sent fatiguée et ne combat plus que par un reste d'opiniâtreté et de point d'honneur; mais elle n'a pas cette conscience de la force, cette certitude du succès qui donne la victoire. C'est le combat de deux agonisants.

Nous voici bien loin de la *Huerta* de Valence dont je voulais vous parler. Mais, comme j'ai encore à revenir sur ce beau pays,

et que cette lettre est déjà bien longue, ce sera pour un autre jour.

LETTRE XIX.

LA HUERTA DE VALENCE.

Valence, 28 mai 1857.

Après avoir passé deux jours au milieu des plaines désertes de la Manche et des montagnes sablonneuses et non moins désertes qui forment la lisière du royaume de Murcie, on traverse une petite chaîne de montagnes, et l'on se trouve sur le territoire de Valence. Le pays commence déjà à changer d'aspect, les oliviers, les caroubiers, les mûriers commencent à se montrer. Quelques heures après, on passe le Xujar; alors la métamorphose est complète : vous êtes au milieu de la *Huerta*, de ce jardin de Valence, tant et si justement célébré. Si grande néanmoins que soit la beauté de ces campagnes, cette beauté est d'un caractère à part; ce n'est ni la fertilité grasse et verdoyante des plaines de la Normandie, ni le paysage mouvant et accidenté du Dauphiné, ni la variété élégante des points de vue de la Touraine. Le bon sens populaire a désigné sous le nom de jardin (*Huerta*) les environs de Valence, et rien en effet ne peut mieux donner une idée de la physionomie de cette plaine fertile et du genre de beauté qui lui est propre. Point de grandes lignes, de contrastes pittoresques, de mouvements de terrains hardis et heurtés, rien de grand ni de saisissant; mais un soin de détail, une élégance de culture, un fini de travail qui, appliqué sur une échelle de trois ou quatre lieues carrées, devient une véritable merveille; on dirait que tout a été travaillé à la bêche et à la serpette. Le terrain, divisé à l'infini, offre comme une multitude de plates-bandes où le blé, la luzerne, le chanvre s'élèvent avec une vigueur particulière. De temps en temps, surtout du côté du Xujar, on aperçoit des terrains inondés qui forment des espèces de lagunes, ce sont des rizières, qui malheureusement compensent, et au delà, par l'insalubrité des exhalaisons qu'elles répandent, les ressources

dont elles enrichissent le pays. Du milieu des épis verdoyants sortent des mûriers, des figuiers, des caroubiers, et enfin des palmiers, enfants égarés de l'Afrique, qui, trompés par la douceur du climat, sont venus balancer sous ce beau ciel leur longue colonne et leurs palmes élégantes. Au sud de Valence, entre Alcira et San-Felipe, on rencontre de plus de jolis bois d'orangers et de citronniers, qui, entremêlés de magnifiques grenadiers en fleur, donnent à toute la végétation je ne sais quelle teinte poétique et séduisante. Représentez-vous maintenant sur cette terre une population plus d'à moitié africaine, des hommes vêtus d'une chemise et de larges caleçons blancs qui tombent jusqu'au genou, les jambes et le plus souvent les pieds nus, un bonnet de laine rouge sur la tête, et autour des épaules une *manta* de même étoffe et de même couleur, dans laquelle ils s'enroulent d'une manière toute pittoresque, et vous vous croirez bien plutôt en Afrique, au milieu d'une tribu de Bédouins, qu'en Europe, à soixante lieues de Madrid et de sa civilisation francisée.

La *Huerta*, proprement dite, occupe un espace d'un peu plus de trois lieues carrées, et elle a la forme d'un triangle qui aurait la mer pour base. Bien que, plus loin, on rencontre encore, et notamment au sud, sur les bords du Xujar, des champs admirablement cultivés, c'est surtout dans la *Huerta* que l'on peut le mieux admirer et la richesse du sol et l'infatigable industrie de l'homme qui ne donne jamais de relâche à la fécondité de la terre. On fait communément, dans la *Huerta*, trois récoltes et demie par an ; dès qu'une moisson est terminée, on ensemeuce de nouveau, et la douceur du climat, qui n'a point d'hiver, fait mûrir les grains toute l'année. Il faut dire cependant que la nature ne fait peut-être pas pour Valence autant que l'homme et que l'art ; le travail le plus pénible et le plus assidu, l'industrie la plus ingénieuse, épuisent chaque jour leurs ressources pour entretenir et renouveler cette fécondité, qui, autrement, serait presque fabuleuse. Les Arabes, qui ont été, jusqu'au roi Jaime d'Aragon, possesseurs assez paisibles du pays, et qui, même après la conquête des chrétiens, sont restés en majorité jusqu'à Philippe II et Philippe III, les Arabes avaient doté Valence d'un système d'irrigation qui subsiste encore tel qu'ils l'ont fondé ; le génie de leurs descendants et de leurs vainqueurs n'a trouvé rien à y ajouter. Ce système, le voici : Les eaux du Turia qui se jettent

dans la mer, un peu au-dessous de Valence, ont été soutenues par une digue à deux lieues environ de son embouchure, et sept coupures principales, dont trois sur une rive et quatre sur l'autre, vont distribuer dans la plaine ces eaux qui s'étendent en éventail et fertilisent toute la *Huerta*, contenue et comme embrassée entre leurs deux branches extérieures. Maintenant, sur chacune de ces sept artères principales, le même système est répété en petit, et une multitude innombrable de veines secondaires viennent prendre l'eau et la porter au plus humble carré de terre caché au centre de la plaine. Ce système, dont l'idée est fort simple, offrait néanmoins dans l'exécution une complication dont les difficultés n'ont pu être résolues que par la prévoyance la plus ingénieuse. Une de ces difficultés se trouvait dans la nécessité d'observer partout une telle graduation de niveau, que tous les terrains, sans exception, pussent jouir à leur tour des bienfaits de l'irrigation. Or, la plaine, bien qu'assez égale, ne présentait pas cependant ce nivellement parfait et géométrique; on y a suppléé par de petits canaux et des ponts-aqueducs; en se promenant dans la plaine, on voit à chaque instant de petits canaux qui passent sur les grands, et je ne sais combien d'aqueducs en miniature construits les uns sur les autres pour porter à quelques perches de terre un volume d'eau trois fois gros comme la cuisse. Ailleurs, vous voyez, au milieu d'un terrain tout plat, le chemin s'élever tout à coup de quatre pieds et vous obliger de suspendre pendant douze pas le trot de votre cheval; c'est un aqueduc souterrain qui passe par là; tout ce travail est peu apparent; la plupart du temps, il se cache sous terre, mais il est plein de détails et de prévoyance. Une autre difficulté, c'était de répartir les eaux équitablement, et que chacun pût en jouir à son tour; car, pour faire monter les eaux d'une *acequia* (c'est le nom des canaux), il faut presque mettre les autres à sec; après le travail de l'ingénieur venait donc le travail de l'administrateur et du légiste; ce travail a également été fait par les Arabes et subsiste encore aujourd'hui tel qu'ils l'ont laissé. A chacune des sept branches-mères correspond un jour de la semaine; ce jour-là, elle emprunte l'eau de ses voisines pour élever les siennes au niveau voulu; le tout, bien entendu, à charge de revanche: ce jour-là, tous les petits filets qui s'alimentent des eaux de la grosse artère sont également ouverts; mais, comme leur nombre est immense, et qu'en venant la sucer tous à la fois, les

eaux ne pourraient se maintenir à la hauteur nécessaire, chacun d'eux a son heure dans la journée, comme la branche-mère a son jour dans la semaine. Voilà près de huit siècles que ces détails minutieux sont fixés, que chaque filet d'eau a son heure et sa minute assignées. Quand cette heure arrive, un des colons intéressés défait en trois coups de pioche la digue de gazon qui ferme sa rigole, l'eau monte, et à mesure qu'elle vient à passer devant chaque pièce de terre, chaque colon, qui l'attend la pioche à la main, lui donne accès chez lui par le même procédé ; alors la terre est submergée et couverte de plusieurs pouces d'eau pendant un temps déterminé. Le lendemain, les choses se passent de la même manière dans une autre partie de la *Huerta*, et, au bout de la semaine, toute la campagne a été imprégnée à son tour de ces eaux fécondantes.

Quelquefois il arrive qu'un propriétaire impatient devance l'heure prescrite et donne, par ci par là, pendant la semaine, un coup de pioche dans sa digue, au détriment de son voisin. De là des procès. Mais, grâce à Dieu et au bon sens oriental des fondateurs, toute la procédure ne coûte pas une seule feuille de papier timbré. Tous les jeudis, devant la porte de la cathédrale, le tribunal donne séance, composé seulement d'un alcade. Le *cadi* (car, étymologiquement et réellement parlant, l'alcade n'est pas autre chose), le *cadi* écoute les plaignants. Comme il n'y a point d'avocats (autre preuve du bon sens oriental), les procès se terminent toujours séance tenante. Le plaignant expose lui-même sa plainte, le délinquant se défend, le juge prononce l'arrêt ; réquisitoire, défense, arrêt se prononcent en patois valencien. Tout s'est passé sans écriture, sans délai, sans frais, et justice est faite ; l'arrêt est sans appel. Tout cela, monsieur, appartient-il à l'Europe ou à l'Orient ?

Grâce à l'action combinée de l'eau et du soleil, la terre périodiquement humectée, sans cesse échauffée par la chaleur de l'atmosphère et riche d'ailleurs par elle-même, produit toute l'année, sans fatigue, l'orge, le riz, le blé, le safran, les légumes, les oranges et les citrons ; l'huile, et enfin la soie et la cochenille composent la meilleure partie des récoltes de Valence. La culture de la soie est considérable et ses produits très-estimés ; quant à la cochenille, c'est une richesse récemment importée, mais qui promet, d'ici à quelques années, les plus beaux résultats. Cette extrême fertilité, ces trois ou quatre récoltes successives dans le cours de la même

année, expliquent d'ailleurs tout naturellement le chiffre énorme de la population qui, d'après les derniers recensements, s'élève, dans la *Huerta* seulement, à 21,364 habitants par lieue carrée. Je ne crois pas qu'aucun pays de l'Europe donne, à beaucoup près, un chiffre aussi énorme. On a calculé que si, par toute l'Espagne, la population suivait la même proportion, l'Espagne pourrait nourrir jusqu'à 200 millions d'habitants. Malheureusement la nature et la configuration du sol opposent presque partout d'invincibles obstacles à cette brillante utopie des statisticiens. Au milieu de cette fertile *Huerta* s'élèvent à chaque pas de nombreux et jolis villages, tous très-peuplés et remarquables (chose unique en Espagne) par leur extrême propreté. Je ne connais rien dans nos campagnes de France qui puisse soutenir la comparaison sous ce rapport ; peut-être pour rencontrer quelque chose d'équivalent, faudrait-il remonter jusqu'en Hollande.

La population de la *Huerta* est industrielle, appliquée ; elle a conservé religieusement les traditions arabes relatives à la culture des terres ; elle est extrêmement intéressante sous ce rapport. Envisagée de tout autre point de vue, c'est, il faut le dire, une race évidemment disgraciée : elle est laide, misérable et corrompue. Peut-être, à y regarder de près, trouverait-on dans la misère l'explication de la difformité morale et physique, quoique plusieurs causes différentes concourent à ce triste résultat. Quant à la laideur, elle est surtout particulière à la population mâle, et elle trouve une explication naturelle dans l'insalubrité du climat. Ce pays, si beau à l'œil, si séduisant de verdure et d'abondance, est empesté par les rizières, dont les exhalaisons, mêlées aux vapeurs que le soleil tire continuellement de cette terre humide, produisent des fièvres redoutables. Sur 4,910 malades reçus, en 1830, dans les hôpitaux de Valence, les trois quarts souffraient de la fièvre, et la mortalité, sur le chiffre des fiévreux, fut d'un cinquième. L'habitant de la campagne, le *labrador*, a le visage terreux, l'œil terne ; sa physionomie est morne et sans expression. Dans la ville, les femmes sont, au contraire, remarquablement jolies ; dans les cantons moins humides du royaume, elles méritent aussi la réputation de beauté dont elles jouissent ; mais dans la *Huerta*, quoique beaucoup mieux que les hommes, elles se ressentent également de l'influence malsaine de l'atmosphère.

Quant à la corruption, elle est énorme. Valence passe pour le pays de l'Espagne où il se commet le plus de crimes. Le meurtre, le vol, les rixes et les blessures montent, dans la statistique criminelle de Valence, à un chiffre relatif énorme. Ainsi, dans la seule année 1832, sur environ 700,000 justiciables que comprend le ressort de la *audiencia* de Valence, le nombre des meurtres et infanticides s'éleva à 210; celui des blessures à la suite de disputes à 541; celui des vols à 361; enfin les condamnations à mort s'élevèrent jusqu'à 34; si l'on ajoute les condamnations aux galères, qui ici sont à peine infamantes, les crimes non poursuivis, faute de trouver ou de vouloir trouver le coupable, lesquels, pour 1835, donnent le chiffre de 831, vous pourrez juger de l'espèce de barbarie morale qui désole ces belles contrées. Il règne d'ailleurs dans ce pays une coutume caractéristique qui offre à l'étranger une statistique parlante et significative. Quand un homme est assassiné, on cloue sur la muraille la plus proche une petite croix noire avec une inscription ordinairement conçue en ces termes : « Ici mourut de malheur (*aqui murio de desgracia*) telle personne, tel jour de telle année. » Or, pour vous donner une idée du nombre de ces petits monuments expiatoires, il suffira de vous dire que, dans une des rues les plus populeuses de Valence, la rue Saint-Vincent, qui est longue à peu près comme la rue Vivienne, du Palais-Royal à la place de la Bourse, j'ai compté, l'autre jour, onze croix destinées à conserver le souvenir de onze *accidents* néfastes. Si donc le Valencien passe généralement pour traître et lâche, si l'Andalou lui-même, ce charmant Andalou qui fait si bon marché de son propre courage, témoigne hautement de son mépris pour la lâcheté valencienne, il faut bien convenir que cette mauvaise réputation n'est pas entièrement usurpée.

On aurait tort d'ailleurs de s'étonner de l'abrutissement du Valencien. Le *labrador*, occupé, du matin au soir, au travail de la terre, mène la vie d'une bête de somme intelligente; il applique des procédés de culture ingénieux que la tradition lui a transmis; mais la vie morale et sociale, rien ne l'éveille en lui, c'est un admirable instrument de travail, et c'est à peine un homme: il enrichit, en quelque sorte, la terre à ses dépens; l'extrême fertilité du sol suffisant à peine à nourrir une fourmilière d'hommes dont le nombre n'est jamais en arrière de la quantité des produits, la multitude des co-partageants rend nulle cette richesse apparente; ce n'est que

par un travail presque violent que le *labrador* fuit la misère qui le talonne toujours ; de là la grossièreté presque animale de ses penchans. Ainsi, d'une part, la fièvre, de l'autre l'excès de la population et par suite l'excès forcé du travail, telles sont deux des causes les plus actives de la misère et de la dépravation du peuple. Puis, comme les fléaux s'engendrent naturellement les uns les autres, de ces deux calamités en naît une troisième. Cette insalubrité de la campagne, cette férocité connue des habitants empêchent le propriétaire de vivre sur ses terres ; c'est à Valence, ou à Madrid, ou à l'étranger que le propriétaire de la *Huerta* va dépenser son revenu, de telle sorte que la richesse sort toujours de cet inépuisable pays, mais n'y retourne et n'y circule jamais. C'est sans doute un résultat déplorable, mais difficile à corriger ; car, qui voudrait habiter au milieu d'une race brutale, féroce et toujours sollicitée au brigandage par de longues habitudes et par des besoins réels ?

Les *labradores* étaient autrefois la terreur de la ville ; dès que le moindre désordre éclatait dans l'enceinte des murailles, ils accouraient en foule de la campagne pour piller, et leurs figures et leurs mœurs africaines les rendaient l'effroi du paisible bourgeois valencien ¹. Un événement célèbre, arrivé en 1808, a détourné en sens inverse le cours du torrent.

Lorsque la nouvelle des événements du 2 mai, à Madrid, se répandit dans les provinces, lorsqu'on apprit le combat sanglant de la population madrilègne contre les troupes de Murat, toutes les provinces d'Espagne, comme chacun sait, se soulevèrent spontanément ; partout des juntas furent créées et des moyens de défense organisés contre les Français ; mais ce mouvement, qui partout fut accompagné de nombreux désordres, ne fut, nulle part, aussi terrible qu'à Valence. La populace, soulevée et ameutée par un moine, nommé le père Calvo, fit main-basse sur tous les Français établis à Valence. Ce fut une boucherie. Des Français nés, mariés et possédant, à Valence, des établissements de commerce, furent massacrés sans pitié, et les *labradores* de la *Huerta* brillèrent au premier rang dans cette glorieuse prouesse. Mais, au bout de quelques jours, le vent tourna ; les autorités, d'abord épouvantées, reprirent enfin le

¹ Les *labradores* de la *Huerta* conservent encore chez eux, pour la plupart, un sac destiné à rapporter leur part du pillage de Valence. C'est une des traditions les plus chères et les plus vénérées de la *Huerta*.

dessus, et la réaction commença avec une barbarie digne des premiers excès qu'il s'agissait de punir.

Le père Calvo fut étranglé dans sa prison, après une instruction sommaire, et un nombre considérable d'assassins présumés furent pendus à peu près sans formalité. Comme les *labradores* figuraient en majorité parmi ces derniers, leur supplice a laissé dans la *Huerta* des souvenirs terribles; aussi, sauf quelques très-rare occasions, lorsqu'une émeute éclate à Valence, le premier soin des *labradores* est de déguerpir et de regagner la campagne au plus vite. La ville se trouve ainsi affranchie, depuis lors, de la crainte que lui inspirait la campagne. Ce n'est pas qu'il n'y ait toujours quelques précautions à garder; ainsi on vous recommande toujours très-instamment de ne point vous laisser surprendre par la nuit hors des portes de Valence, et l'on vous cite à ce sujet l'histoire d'un baron allemand qui, après une promenade dans la campagne, ayant trouvé le soir les portes fermées, fut assailli par trois *labradores* et percé de vingt-deux coups de couteau. Il eut le bonheur d'en revenir assez bien pour avoir pu écrire lui-même le récit de son aventure; mais c'est une chance sur laquelle il ne faudrait pas trop compter. Inutile de vous dire que la peur et la renommée, toujours menteuses, grossissent singulièrement le péril. Il n'est rien comme de juger par soi-même dans ces sortes de choses; aussi puis-je vous assurer qu'il en est des meurtres à Valence comme du péril des routes, comme des courses des factieux et de leurs brigandages: au fond, c'est l'exception; mais, comme la publicité ne parle que de l'exception, on s'imagine de loin que Valence est un pays qui n'est habité que par des hyènes et des vipères, tandis que c'est tout simplement un pays habituellement endormi et fort paisible, que les factieux et les voleurs réveillent seulement de temps à autre pour le rançonner et le piller; il se laisse faire, et, l'opération terminée, il recommence à ronfler de plus belle.

Du reste, le chapitre des voleurs nous conduira tout droit à nous occuper de la justice, dont je compte vous dire quelques mots dans une prochaine lettre.

LETTRE XX.

Cadix, 10 septembre 1837.

Depuis la longue interruption que vient de subir ma correspondance, j'ai visité la plus grande partie de l'est et du midi de l'Espagne, depuis Barcelonne jusqu'à Cadix; j'ai vu de beaux monuments, des sites pittoresques, des traits de mœurs caractéristiques; mais comment vous entretenir d'objets de pure curiosité? comment même trouver le moyen d'observer à loisir et de sang-froid des antiquités qui, dans d'autres circonstances, mériteraient seules tout un livre, lorsque le sol sur lequel on marche s'éboule journellement sous vos pieds, lorsque les bruits sinistres de la guerre civile, que le meurtre, le pillage, la dévastation vous poursuivent sans relâche, lors surtout qu'au milieu de tous les fléaux qu'engendrent la guerre et les révolutions, on cherche vainement cette conviction généreuse, cette foi sainte dans l'avenir qui peut racheter tant d'erreurs et purifier tant de souillures? La France aussi a traversé des temps douloureux, l'histoire de son affranchissement a aussi des pages néfastes, et nous avons trop cruellement senti les terribles effets des luttes politiques, pour ne pas considérer d'un œil indulgent des luttes et des crises semblables; mais du moins, dans nos plus mauvais jours, ni la foi, ni l'énergie ne nous ont manqué; à côté des grands crimes brillaient les grandes vertus et les grands talents; et à l'époque même où la guillotine, comme un spectre fatal, se dressait sur nos places, le regard du bon citoyen pouvait se détourner avec orgueil et confiance sur ces grands administrateurs qui savaient créer l'ordre au sein de l'anarchie et organiser la victoire, sur ces armées enfin, modèles de discipline et de patience, qui commençaient dès lors à tailler les premières pierres de l'Arc-de-Triomphe immortel que la France vient d'élever. Mais ici, sur quoi reposons-nous nos yeux? Je suis resté dix mois à Madrid; en voilà quatre que je parcours les villes et les campagnes de près de la moitié de l'Espagne, et je n'ai vu encore que de fausses révolutions, de faux enthousiasmes, de faux succès, de fausses réformes, à chaque in-

stant démentis par les faits, et dissimulant mal un trop légitime dé courage ment. Je voulais vous décrire l'Espagne, et malgré moi je commence par la plaindre, et par me plaindre moi-même de la continuité d'un spectacle qui ne peut exciter, au fond de tout cœur honnête, que des alternatives de tristesse et d'indignation.

Le voyageur qui revient en France, après avoir visité l'Angleterre, l'Amérique, la Prusse, la Russie même, tout éloignée qu'elle est de l'esprit de notre civilisation, celui-là peut espérer de rapporter des idées utiles ; il aura observé des institutions politiques ou financières, de belles voies de communication, des établissements pénitentiaires, un développement militaire, industriel ou philosophique dont l'étude peut être profitable à son pays ; et ce rôle d'interprète entre deux civilisations différentes, forme, si je ne me trompe, la portion la meilleure et la plus élevée des attributions du voyageur. Sous une forme ou sous une autre, ce qu'il a eu sous les yeux, c'est le spectacle toujours instructif de la vie des nations ; et si, au milieu de cette moisson abondante, il a su choisir les fruits susceptibles d'être transplantés utilement, son temps et ses fatigues n'auront point été perdus. Ici, n'attendez rien de semblable : ce que j'ai à vous montrer, c'est le tableau d'une agonie qui ne peut pas finir, d'un désordre sans limite et sans terme assignable, c'est la ruine certaine et progressive d'un peuple qui, tout un siècle durant, a fait la loi à l'Europe, qui vit sur la terre la plus riche et la plus favorisée peut-être qui soit sous le ciel, mais que les fausses expériences ont tellement découragé, qu'il se sent et se regarde périr avec une sorte de résignation fataliste dont on essaie en vain de le faire sortir à grand renfort de mots sonores et de phrases retentissantes. D'autres pourront s'évertuer à vous montrer l'ordre et le progrès organisés sur le papier, l'enthousiasme régnant dans les proclamations officielles, les victoires se succédant sans interruption dans les bulletins, et les cortès enfin poursuivant, avec une gravité digne de la chaise curule des anciens sénateurs romains, le grand œuvre de la régénération nationale. Notre tâche à nous sera plus triste et plus sévère ; ce sera de faire disparaître tous ces brillants fantômes devant la triste lumière des faits, de vous montrer le mal dans toute son étendue et de vous faire voir combien sonnent creux toutes ces fondations de granit si miraculeusement élevées par les mains de la faiblesse, de l'imprévoyance et du gaspillage. Je ne vous répons pas d'aller jus-

qu'au bout de la tâche que j'entreprends ; il y a un terme où la plume vous tombe des mains ; on ne fait point l'analyse du néant ; mais si je puis vous faire voir combien est faux et pernicieux le prétendu système de régénération qui achève en ce moment la ruine de l'Espagne, combien les mœurs, les préjugés et les intérêts de ce pays sont antipathiques au régime prématuré auquel on l'a soumis, et quels funestes et peut-être irréparables effets sont résultés de cet empropiement puéril de tout changer et de tout refaire, je croirai avoir rendu, dans la mesure de mes forces, un service véritable à la cause de l'Espagne. Voilà trop longtemps qu'on répète chaque jour que l'Espagne est le pays des anomalies politiques, que rien ne se passe là comme ailleurs, et que toutes les prévisions y sont déjouées par une sorte de marche capricieuse et désordonnée qu'aucun calcul ne peut saisir. Pour moi, il m'a semblé, je l'avoue, que l'Espagne est, sous ce rapport, un pays comme tous les autres, où, comme dit l'Évangile, celui qui sème le vent recueille la tempête ; et la meilleure preuve à fournir du développement logique des événements en Espagne, c'est précisément la persévérance des démentis donnés par les faits depuis quatre ans à des hypothèses bienveillantes si l'on veut, mais erronées à coup sûr et dénuées de toute espèce de fondement.

Vous devez être, j'imagine, très-étonnés en France de l'espèce de guerre que se font ici carlistes et christinos, de ces grandes victoires qui ne profitent point au vainqueur, de ces grandes défaites qui n'empêchent point le vaincu de prendre l'offensive, ou, pour parler plus clairement, de toutes ces grandes jactances dont on aime ici à embellir le texte assez peu épique de l'histoire des opérations militaires. Vos tacticiens doivent être surpris de voir que ces carlistes, perpétuellement battus depuis quatre ans, traités journellement de lâches par leurs vainqueurs (*esos cobardes*, etc.), ont pu sortir de leurs montagnes, parcourir l'Aragon, la Catalogne, Valence, et, quoique réellement inférieurs en cavalerie, s'avancer de revers en revers jusqu'aux portes de Madrid. Et cependant, à tout prendre, les opérations militaires sont encore certainement le beau côté de l'Espagne constitutionnelle. Si les généraux manquent de tactique et les soldats de discipline ; si les sergents font des révolutions libérales et les officiers des réactions modérées, du moins faut-il convenir qu'officiers et soldats se battent bien, et s'ils

ne pourfendent pas autant de montagnes qu'ils le prétendent, il est vrai de dire cependant qu'ils échangent avec l'ennemi des coups de fusil très-réels; ils tuent et se font tuer, ils font des marches forcées, supportent des privations rigoureuses et rachètent par de solides qualités militaires l'esprit d'indiscipline et de désordre qui les agite. Malheureusement, je ne suis point militaire, ce n'est point de l'armée, c'est du gouvernement que j'ai à vous entretenir. Ici, je vous l'avoue, mon embarras est grand; y a-t-il un gouvernement en Espagne, n'y en a-t-il pas? qui est-ce qui commande, qui est-ce qui obéit? Où est le gouvernement? où est le pouvoir? où est la force et l'autorité? et comment vous faire comprendre à vous autres, heureux habitants d'un pays organisé, l'espèce de bonne aventure qui régit ici toutes choses?

Il est un fait dont, au bout de quelques mois de séjour en Espagne, on demeure profondément convaincu: c'est que le gouvernement constitutionnel et les institutions libérales n'existent là que dans l'opinion de la presse anglaise et française. Que le pays soit en révolution, ce n'est que trop évident; qu'il éprouve, sinon le désir réfléchi, du moins le besoin impérieux de l'ordre d'abord, et ensuite d'une foule de réformes dans toutes les branches de l'administration publique; que le rétablissement de l'ancien et absurde système qui, depuis trois cents ans bientôt, endort et assoupit encore le génie déjà trop apathique de la nation, soit devenu odieux à une grande partie de la population, et que le rétablissement en soit à peu près impossible, c'est ce dont on ne saurait douter; mais, après avoir proclamé hautement cette vérité, permettez-moi d'attaquer sans ménagement le système, ridiculement absurde, par lequel on a espéré fonder, en Espagne, des institutions nouvelles, et dont le résultat a été un désordre tel que je ne pourrai qu'à la longue vous en donner une idée incomplète. La longue tournée que j'ai faite dans les provinces ne m'a point fait découvrir aux événements de ce pays d'explication nouvelle; elle n'a pu que confirmer, par une multitude d'exemples, une idée que je vous ai souvent répétée, et que je demande la permission de vous répéter encore.

Le gouvernement constitutionnel tel que nous l'entendons, c'est le gouvernement des classes moyennes et possédantes. La propriété joue dans ce système un rôle important; d'autres éléments peuvent et devront sans doute s'y faire une place considérable, mais la dif-

ficulté de reconnaître les titres légitimes, purement intellectuels, a assuré jusqu'ici la suprématie à la propriété, qui seule aujourd'hui représente des idées de stabilité et de perpétuité. La propriété chez nous, très-divisée et, grâce au ciel, très-divisible, assure par là même au gouvernement une base plus large et dont les racines plongent au cœur même de la nation. La propriété et les droits politiques semblent liés dans notre civilisation moderne par une parenté si étroite, qu'en Angleterre, par exemple, nous voyons l'aristocratie, la chambre des lords, appuyée sur ses immenses possessions, exercer encore aujourd'hui une influence énorme, et balancer les intérêts de l'Irlande et du reste de la nation ; et sans doute ce n'est pas trop s'avancer que d'affirmer qu'un des premiers usages que la réforme fera de sa victoire, ce sera d'attaquer l'aristocratie au cœur, c'est-à-dire à l'endroit de la propriété. Le progrès, en Angleterre, s'accomplit d'une manière lente et continue ; l'aristocratie d'ailleurs occupe une position tellement forte que bien d'autres questions précéderont sans doute celle-là ; mais l'existence déjà puissante du parti radical indique à elle seule dans l'avenir le moment où le droit d'ainesse et les substitutions seront attaqués. Nous n'avons point ici à prévoir le résultat de cette lutte, nous avons voulu seulement faire sentir l'intime connexion que la nature même des choses doit établir entre les droits politiques et la propriété, dans les pays où la chute des anciennes institutions spirituelles n'a laissé de refuge à l'idée de propriété et d'hérédité que dans la possession et la transmission du sol. Maintenant que ce système soit attaqué précisément de ce côté ; que certaines opinions veuillent déplacer la base du pouvoir et que ce soit avec fondement ou non, c'est encore là une question où nous n'avons point à nous entremettre pour le moment ; qu'il nous suffise d'établir ce fait que personne, je crois, ne contestera, savoir qu'il n'y a, et qu'il n'y a eu jusqu'à ce jour, de gouvernements constitutionnels réguliers et vraiment dignes de ce nom, que ceux qui ont pour base et pour garantie la propriété.

Cette réflexion, à coup sûr, bien simple et bien élémentaire, suffira presque seule à nous donner la clef des contradictions bizarres qui font de l'Espagne un pays de tout point inexplicable pour l'observateur superficiel.

Lorsque Ferdinand mourut, en quelles mains se trouvait la pro-

priété en Espagne ? dans les mains de la noblesse et du clergé. Les nobles, presque tous ruinés, possédaient à peine assez de capitaux pour faire valoir leurs terres dont la plus grande partie restait en friche ou mal cultivée. Le clergé, bon administrateur, mais conservateur par essence et n'ayant que des besoins constants qu'aucun accroissement de famille ne venait stimuler, le clergé se bornait à entretenir ses propriétés et ne se livrait à aucun des grands travaux que l'Espagne réclamerait et qui pourraient facilement lui permettre de tripler sa richesse et sa population. Leur gestion, bien qu'imparfaite, s'étendait néanmoins sur la plus grande partie du sol. Quant à la bourgeoisie, son influence comme propriétaire était, comme elle l'est encore, presque nulle : sur le littoral, à Barcelonne, à Cadix, le commerce ; dans l'intérieur, les emplois publics étaient à peu près les deux seules voies ouvertes à son ambition. Lors de la mort du roi, l'insurrection de don Carlos d'une part, de l'autre la rentrée des émigrés et les espérances hautement avouées des anciens libéraux, eurent pour effet de rejeter, en dehors du parti de la reine, une portion du clergé tant régulier que séculier, c'est-à-dire une classe de propriétaires importants. Quant à la portion du clergé demeurée neutre, les massacres des moines, la suppression des couvents et la confiscation de leurs biens, arrachée au gouvernement par les *exaltados*, amenèrent l'anéantissement d'une classe de propriétaires qui se trouva sans héritiers immédiats, puisque l'État s'emparant de leurs biens, de nouveaux intérêts n'avaient point le temps de se former. Voilà donc déjà, par le fait de l'insurrection de Navarre et de la marche inférieure des affaires, une classe tout entière de propriétaires ou rendue hostile ou anéantie sans être remplacée, c'est-à-dire un élément territorial de moins pour l'édification du nouveau gouvernement.

Restaient la noblesse et le clergé séculier. *L'estatuto real*, en établissant une chambre-haute, avait blessé peut-être le sentiment d'égalité si énergique en Espagne ; mais si la chambre des proceres était entièrement dépourvue de prestige nobiliaire, elle représentait, du moins en grande partie, l'élément territorial et pouvait, sous ce rapport, rendre service au pays et donner de la consistance aux réformes commandées par les circonstances. Mais le parti exalté, peu satisfait de ses précédents succès, fit la révolution de la Granja et *reproclama* la constitution de 1812, déjà deux fois proclamée et

deux fois morte d'impuissance. Le résultat fut la suppression de la chambre des proceres ; c'est-à-dire que la dernière trace de l'élément territorial disparaissait du gouvernement et lui devenait par conséquent hostile.

En dehors du gouvernement une classe influente de propriétaires était, jusqu'à ces derniers temps, restée neutre à son égard. Je veux parler du clergé séculier, depuis les évêques jusqu'aux desservants de paroisses ; ils avaient reconnu l'autorité de la reine et se tenaient soigneusement en dehors de toute action politique. En effet, dans l'hypothèse du triomphe de don Carlos, ils étaient sûrs, comme clergé, que leur influence serait reconnue des champions de l'ancienne foi ; et, dans l'hypothèse du triomphe de la reine, ils avaient tout à perdre en se compromettant. C'était donc une neutralité doublement garantie. Eh bien ! une loi récente vient de saisir, au profit du gouvernement, la dime qui faisait la meilleure part du revenu du clergé séculier. Le gouvernement se charge de solder directement les ministres du culte. Mais comme on sait en quelle monnaie le gouvernement paie ses employés, ses armées, les pensions des moines et celles des religieuses dont il a saisi les dots, toute la hiérarchie ecclésiastique doit désirer du fond de l'âme la ruine d'un gouvernement qui lui enlève ses moyens de subsistance. Le clergé séculier est nombreux ; c'est incontestablement de toutes les classes de la société espagnole celle qui réunit le plus de lumières et le plus d'influence ; c'est donc un ennemi dangereux.

Récapitulons.

On est arrivé du despotisme éclairé de M. Zéa jusqu'au gouvernement constitutionnel, par l'élimination successive de toutes les classes possédantes, qui jusqu'ici avaient été considérées comme offrant la base et la principale garantie d'ordre ¹ des gouvernements constitutionnels. L'expérience est nouvelle et les résultats sont dignes d'être examinés de près. Nous aurons donc à étudier les moyens dont la bourgeoisie s'est servie pour arriver au pouvoir, la manière dont elle en use, les résultats moraux et économiques de sa gestion, et les garanties d'ordre et de bonne administration qu'elle offre au pays. Ensuite je vous parlerai du peuple des campagnes et de celui

¹ Cette idée, qu'on ne peut admettre pour la France qu'avec certaines restrictions, est surtout vraie en Espagne, où le commerce et la propriété mobilière sont loin de faire équilibre à la richesse territoriale.

des villes, au moins tel qu'il m'est apparu dans les lieux où j'ai pu l'observer. Cela fait, nous serons mieux en mesure pour débattre les chances favorables ou contraires aux armes de don Carlos ; car il est facile de voir que le succès ou la ruine du prétendant est moins encore une question militaire qu'une question politique, et que le savoir-faire des généraux que possède l'Espagne y peut moins que ne pourrait un bon gouvernement. Je ne sais si je me fais bien comprendre ; mais la matière est embrouillée, et je ne saurais d'une fois y faire pénétrer la lumière.

LETTRE XXI.

LA BOURGEOISIE CONSTITUTIONNELLE EN ESPAGNE.

Cadix, 12 septembre 1837.

En cherchant à analyser la situation actuelle de l'Espagne, je m'efforcerai de laisser, autant que possible, les noms propres de côté. A l'heure qu'il est, les récriminations ont peu d'intérêt, et il importe moins de savoir qui a fait le mal que d'en connaître la gravité et d'en chercher le remède.

Je vous faisais remarquer, dans ma précédente lettre, que l'ascendant progressif du parti exalté avait eu pour résultat de rejeter en dehors du gouvernement et de sa cause les deux classes qui se trouvaient, par le fait, dépositaires de presque toute la richesse territoriale de l'Espagne. L'élimination de ces deux classes, dont l'une, le clergé, s'est trouvée plus particulièrement en butte aux attaques et aux rigueurs du pouvoir, a laissé le champ complètement libre aux espérances de la bourgeoisie qui est aujourd'hui dominante, qui depuis un an dirige tout, et qui depuis beaucoup plus longtemps exerçait déjà une influence, irrégulière il est vrai, mais décisive. Il vaut donc la peine de nous arrêter un instant à étudier cet élément tout nouveau dans l'histoire d'Espagne, et qui vient de faire pour la première fois son entrée sur la scène politique.

La bourgeoisie espagnole n'est pas, comme la nôtre, cette classe

innombrable qui s'étend depuis l'ouvrier récemment établi jusqu'au pair de France roturier, et qui forme, tant par sa masse que par le libre accès qu'elle ouvre toujours aux classes inférieures, le fond même et l'étoffe de la nation. Soumise longtemps comme tout le reste au despotisme royal, ne possédant ni les lumières ni les richesses du haut clergé, ni surtout son crédit sur les masses, la bourgeoisie espagnole, en admettant qu'elle doive un jour marcher sur les traces de la nôtre, n'est encore qu'au début de sa carrière ; c'est encore une classe isolée qui doit compter comme classe, mais qui n'est point en état aujourd'hui d'absorber ou de supplanter toutes les autres. Depuis trente ans, depuis vingt surtout, la bourgeoisie s'est donné beaucoup de mouvement ; c'est elle qui a fait la révolution de 1820, c'est elle qui vient de jouer encore un rôle plus important que brillant dans les événements de ces dernières années. Pourquoi sa première tentative révolutionnaire a-t-elle trouvé si peu d'appui dans le pays, pourquoi la seconde vient-elle de plonger l'Espagne dans un inexprimable désordre ? En dehors de l'influence accidentelle des événements, nous en trouverons la cause dans la constitution même de la bourgeoisie. Elle ne possède, nous l'avons vu, ni la popularité, ni la richesse que possédait le clergé ; elle n'a vécu jusqu'ici que du commerce et des emplois publics. Or l'opinion en Espagne a été longtemps défavorable au commerce ; l'ancien point d'honneur castillan était sévère pour les pratiques de l'habileté commerciale, et comme me le disait dernièrement une vieille femme, à Elche, dans le royaume de Valence : *El honor de un comerciante es mas delicado que no el de una doncella* : l'honneur d'un commerçant est plus fragile que celui d'une vierge. Le noble qui faisait le commerce encourait la déchéance ; aussi les gentilshommes ruinés préféraient-ils entrer en service comme domestiques, conformément à un vieil adage qui dit que, dans la domesticité, la noblesse sommeille, mais que dans le commerce elle périt. Ces anathèmes portés par l'opinion sur une classe suffisent le plus souvent, on le sait, à engendrer les vices qu'ils condamnent. Si vous mettez, en outre, en ligne de compte la pratique universelle de la contrebande par les négociants, le coup porté au commerce espagnol par l'émancipation de l'Amérique, et la substitution des fraudes de détail et de la méfiance à l'esprit des grandes affaires, vous concevrez que la classe, d'ailleurs peu nombreuse, des négociants n'est point en état d'aspirer aujourd'hui à

aucune suprématie morale ou politique. Qu'il se trouve parmi les commerçants espagnols des hommes distingués sous tous les rapports, c'est ce que personne ne contestera ; mais je parle d'une classe et non de quelques exceptions.

Quant à la classe des employés, sa situation morale est moins favorable encore. Grâce aux antiques abus du système de gouvernement, à l'absence de contrôle réel, au mauvais exemple depuis si longtemps donné d'en haut, les emplois publics sont aujourd'hui le réceptacle de toutes les corruptions. Je ne veux pas vous parler ici de la justice pour laquelle je réserve un chapitre à part ; mais, par exemple, il est public qu'un bon tiers des impôts s'égare en route et n'arrive jamais dans les caisses de l'État ; que, dans le trajet qui sépare le trésor de la destination définitive des espèces, une autre portion s'égare encore ; que, par exemple, on n'a pas vu une fois, mais vingt, les *contadores*, ou payeurs de l'armée, recevoir trois mois de solde pour les troupes, se faire donner reçu des trois mois, en verser un et empocher le reste, laissant encore le soldat très-heureux d'avoir reçu quelque chose. Quelques exemples faits à propos par M. de Toreno, pendant le cours de son administration financière, firent hausser, m'a-t-on assuré, le revenu de vingt-cinq millions de réaux ; et l'opinion à ce sujet est telle, qu'une personne, qui, depuis longtemps, s'occupe par état des finances d'Espagne m'a dit être convaincue que, sans rien changer à l'assiette des impôts, un contrôle sévèrement exercé ferait élever la recette annuelle de trois cents millions de réaux. Il faut ajouter qu'aujourd'hui les employés n'étant point payés depuis longtemps se paient par leurs propres mains et ne balancent pas, pour gagner une piastre, à en faire perdre quarante à l'État ; que les douaniers vous font à chaque pas leurs offres pour la contrebande dont les gardes-côtes ont usurpé le monopole sur presque tout le littoral.

Chaque employé se trouvant ainsi dans sa sphère une espèce de despote au petit pied, vous ne vous étonnerez pas si les emplois sont recherchés avec fureur. Dans tous les pays du monde, je crois, on aime les places ; mais chez nous, par exemple, mille autres voies plus fructueuses étant ouvertes à l'activité des classes instruites, ceux-là seuls se dirigent vers les emplois que des études ou une vocation spéciale y appellent. En Espagne, l'ambition de tout homme qui sait quatre mots de mauvais latin, c'est d'être employé du gouvernement ;